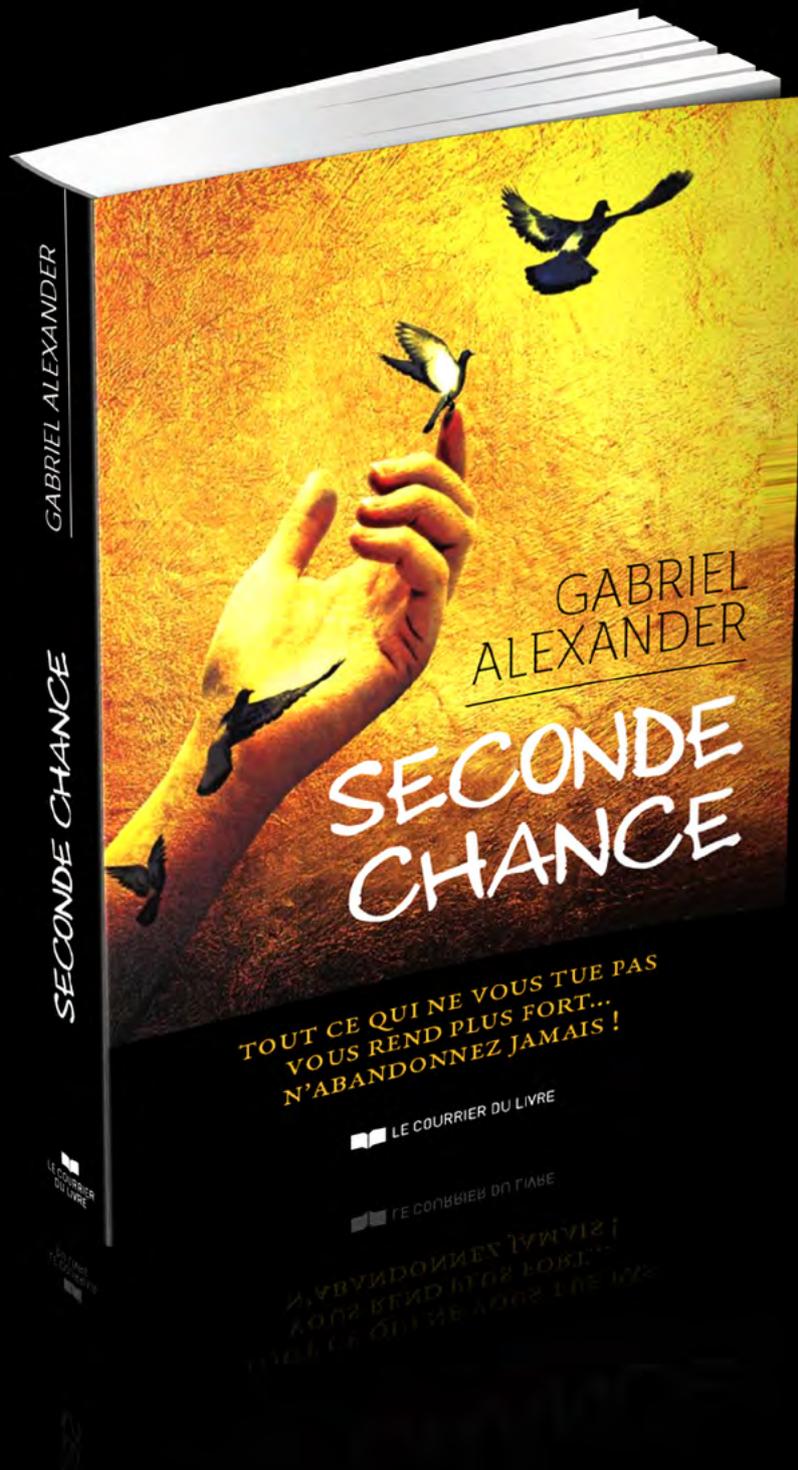




LE COURRIER  
DU LIVRE

GABRIEL ALEXANDER

# SECONDE CHANCE



GABRIEL ALEXANDER

SECONDE CHANCE

GABRIEL  
ALEXANDER

# SECONDE CHANCE

TOUT CE QUI NE VOUS TUE PAS  
VOUS REND PLUS FORT...  
N'ABANDONNEZ JAMAIS !

LE COURRIER DU LIVRE

LE COURRIER DU LIVRE

LE COURRIER DU LIVRE

## **BIOGRAPHIE**

Né à Paris et issu d'un milieu très modeste, Gabriel Alexander a connu une enfance difficile. D'une nature sensible et timide, il a traversé des moments existentiels douloureux, pour enfin trouver sa voie, créer sa propre entreprise, et surtout commencer à vivre pleinement sa vie avec joie et enthousiasme. L'environnement et la condition animale, causes primordiales pour lui, l'ont poussé à inventer et breveter un système antipollution pour pétroliers naufragés. Il décide d'écrire ce premier livre afin de partager son histoire et montrer qu'il n'existe pas de situation désespérée.

## **AVANT-PROPOS**

Il est très difficile de se lancer dans un récit autobiographique. On pense tous avoir eu une existence tellement originale qu'elle mériterait d'être racontée avec panache. D'autant que chaque destinée l'est sûrement à sa façon. Alors, pourquoi moi ? Je me suis souvent posé la question : ma vie a-t-elle été suffisamment captivante pour en faire un livre, sans ennuyer les malheureux lecteurs qui se seraient fait piéger par un achat impulsif ? Maintenant que vous avez ce livre entre les mains, ce sera à vous d'en juger.

Je me suis demandé si je devais tout dire, et surtout, comment relater certains épisodes peu glorieux tout en restant élégant. Malgré ma vigilance, il n'est pas exclu que, dominé par mon ego, j'aie été tenté d'être original ou charmeur au point d'en travestir la réalité.

J'ai donc essayé de retracer mon histoire le plus fidèlement possible, quand bien même certaines situations n'auraient pas été très flatteuses. Je dois bien avouer qu'il m'a été parfois fort difficile de résister à l'envie d'enjoliver certains épisodes scabreux de mon existence, dans le but de séduire les (éventuels) lecteurs.

Finalement, poussé par mon entourage et surtout par mon ego (ah ! celui-là, si je l'attrape...), j'ai décidé de coucher sur le papier les événements particuliers qui ont imprégné mon existence de manière indélébile. Une vie faite de hauts et de bas... souvent de très bas. J'épinglerai aussi certains renversements de situation, les changements fondamentaux qui m'ont permis de voir la vie d'un point de vue totalement différent.

Ces bouleversements m'ont tout d'abord sauvé la vie, puis m'ont permis d'évoluer, tant au sens physique, psychologique et philosophique du terme. Cette métamorphose m'a propulsé dans la vie que je rêvais de vivre, « la vie rêvée des

anges ». J'en suis venu à prendre conscience de ce formidable cadeau qu'est l'existence : une véritable aventure qui m'amènera à la découverte de notre univers, plutôt de cette magnifique planète qu'est la Terre, dont la magie s'exprime au travers de sa foisonnante et merveilleuse biodiversité.

Fin de ce préambule, je vous souhaite de trouver autant de plaisir à lire cet ouvrage que j'en ai pris à l'écrire.

Gabriel Alexander

## **CHAPITRE PREMIER**

La sonnerie stridente du téléphone résonne dans ma tête, mais je ne parviens pas à m'arracher de mon sommeil profond et comateux. Il me semble presque impossible de me sortir de l'accablante torpeur qui me paralyse. J'ai le sentiment d'être continuellement happé, enlacé par les bras anesthésiants de Morphée. Mon instinct de survie émet d'importants signaux de détresse... Je suis prévenu par toutes les cellules de mon corps qu'il y a urgence, qu'il faut que je réagisse rapidement... ALERTE, tout le monde sur le pont. Oui, il me faut absolument maîtriser cet ennemi qui semble

a priori fictif et impalpable, mais qui m'entraîne inlassablement dans un rêve exténuant où je m'enlise de manière inexorable.

Je dois d'abord répondre à cet appel ressenti par mes circuits cérébraux comme une grinçante agression. Après un effort intense et soutenu, je réussis enfin à tendre la main pour attraper ce maudit combiné et le porter lentement jusqu'à mon oreille, comme dans un trop long ralenti.

Cela m'a demandé tant d'énergie que je suis totalement épuisé. J'ai la sensation de peser quatre fois mon poids, d'être carrément encastré dans mon matelas. Mais qu'a-t-il bien pu se passer pour que je sois dans cet état ? J'ai l'impression d'être aux portes de l'enfer. J'ai tellement mal à la tête que j'y sens battre mon propre cœur, comme si l'on me frappait le crâne à grands coups de massue.

Je reconnais soudain la voix de mon beau-frère, qui ne cesse de répéter: «Allô, Gabriel?» J'essaie de lui répondre, mais je n'ai plus de voix. Aucun son ne sort de ma bouche, à peine un léger souffle, comme si j'étais soudain devenu complètement muet.

Je panique, raccroche lourdement le combiné. Il faut que je sorte de ce lit, sinon, c'est sûr, je vais crever là, comme un chien, englouti dans un sommeil de marbre. Je ne sais pas

combien de cachets et de verres d'alcool j'ai pu avaler la nuit précédente pour être dans cet état lamentable. De toute façon, je m'en fous... Il y a bien longtemps que je ne compte ni ne contrôle plus ma consommation d'alcool et de barbituriques. J'en ai trop besoin pour survivre, pour supporter chaque instant de mon existence. Mon existence... plutôt ce cauchemar qu'est devenue ma vie.

Je transpire, sue à grosses gouttes... Je suis maintenant en nage. Si je ne tente pas de me lever, je risque fort de ne plus jamais me réveiller. Il m'est impossible de remuer un seul de mes doigts, tous mes membres semblent ankylosés. J'essaie donc de rouler sur moi-même, pour tomber du lit, dans un seul et unique objectif... surtout ne pas me rendre-mir, afin d'éviter l'étourdissement fatal d'une mort assurée.

La meilleure stratégie serait de me diriger vers la salle de bains. Je suis persuadé que c'est mon ultime planche de salut.

Je réussis enfin à tomber du lit pour m'effondrer sur le sol dans un bruit sourd de sac à patates balancé lourdement sur une épaisse moquette. Je tente désespérément de rejoindre cette maudite salle de bains, qui me semble si lointaine et si peu encline à collaborer à ma survie.

J'avance... ou plutôt je rampe, à la manière d'un soldat passant sous des barbelés pour échapper à l'ennemi. Seule-

ment, là, l'ennemi, c'est moi; l'ennemi, c'est mon ivresse mentale et mon profond désespoir. C'est horrible, mais c'est malheureusement vrai... Je suis devenu mon propre ennemi. Comment se protéger de soi-même, de son propre cerveau embourbé dans des peurs irrationnelles.

Pourquoi tout semble toujours être contre moi, comme si j'étais maudit, pourquoi les autres ne font pas plus attention à mes envies et à mes besoins? Après tout, ils devraient tous savoir qui je suis ? MOI, le suprême MOI. L'éternel égoïste et immature adolescent qui a un besoin incessant de l'attention des autres, de tout le monde autour de lui, sans exception. Les désirs, les besoins et les envies des autres étaient secondaires... (enfin, du moins, de mon égocentrique point de vue).

Mon propre cerveau, mes pensées les plus intimes semblent vouloir me tirer, m'entraîner dans le plus profond des gouffres, là-bas, dans les abysses où vivent les désespérés et les rejetés de la société... Tous ceux qui n'ont pas su s'intégrer, qui n'ont pas réussi à se couler dans le moule que la société impose. Un moule trop précis, trop exigü pour certains ; pour moi en tout cas, et aussi pour tous ceux qui, comme moi, ne savent pas comment s'exprimer, comment rire, comment dormir, comment vivre tout simplement, sans un petit cachet ou un petit verre d'alcool. «Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse.» Cette citation du poète et écrivain Alfred de Mus-

set, cette phrase banale et stéréotypée prend tout son sens quand on a le malheur d'être un malade de l'âme, un handicapé du cœur, un frustré de l'émotionnel.

Quelle tristesse, quelle misère que d'être perpétuellement dans cet état. Il me semble alors que rien ni personne ne pourra m'en libérer. Condamné à mort... ou même pire, condamné à vivre ainsi jusqu'à ma dernière heure, ce qui est bien plus terrifiant. La mort dans certains cas peut paraître comme une forme de délivrance, une dernière étape... Celle qui mène au repos qui, lui, nous est promis, depuis des millénaires, éternel et apaisant.

Après cinq minutes qui m'ont semblé interminables, j'arrive enfin, en m'appuyant sur le bidet, à me hisser au-dessus du lavabo. J'ouvre le robinet, l'eau coule sur ma main, mais je n'éprouve rien, aucune sensation, ou si peu. Mon corps est tellement engourdi que j'ai du mal à réellement ressentir la différence entre le chaud et le froid.

Je décide de mettre ma tête sous l'eau (bien que cela fasse des milliers d'années qu'elle semble y être enfoncée). Pour y parvenir, je dois faire un ultime et suprême effort afin de soulever ce corps engourdi, presque anesthésié. Je puise mes dernières ressources dans l'énergie du désespoir, et l'eau finit par dégouliner sur mon front, pour enfin ruisseler le long de mon visage.

J'ai la désagréable impression que mon visage n'est plus le même, qu'il n'est plus fait de la même texture, il est devenu dur, insensible, comme s'il avait été recouvert d'une couche de résine, comme un masque étrange plaqué contre ma peau.

Je n'éprouve plus aucune sensation ; c'est à peine si je perçois la différence de température de l'eau sur ma peau. Je vais peut-être mourir... là, bêtement, dans ma salle de bains... Moi qui avais toujours rêvé d'un destin fabuleux.

Je ne sais plus très bien pourquoi je me suis battu avec autant d'énergie pour ma survie. Cela faisait pourtant des années que je voulais disparaître de cette existence qui était devenue un véritable fardeau, j'aurais plutôt dû être satisfait de la tournure que prenaient les événements.

Mais, ce jour-là, non. Je n'avais plus envie de mourir, du moins pas à cet instant précis, pas à cet endroit, pas comme ça. Un suicidaire n'accepte de mourir que lorsqu'il a choisi le moment et l'heure, sinon l'instinct de survie reprend le dessus.

Heureusement (ou malheureusement), je sens peu à peu la fraîcheur de l'eau caresser ma peau, mes paupières et mes lèvres. J'ouvre la bouche pour y laisser pénétrer un peu de cette eau «bénite» qui ruisselle maintenant de tous côtés. Je reviens tout doucement à la vie (alléluia!).

Je sais, ou plutôt je sens maintenant que je vais m'en sortir. La vie, les dieux, l'univers me donnent encore une nouvelle chance (heureux les simples d'esprit).

Pourquoi ? Pas encore prêt à leur goût, peut-être ? Pas tout à fait mûr pour le baiser de la mort, pour le grand saut de l'ange, celui qui doit me mener face à mon ou à mes créateurs?

C'est du moins ce que semble vouloir me faire comprendre le vieux monsieur avec sa longue barbe blanche, assis là-haut sur son moelleux nuage blanc, et dont l'humour paraît souvent si particulier, voire parfois, à travers les âges, plutôt guerrier et sanguinaire.

Quelques minutes après ce bain d'eau fraîche, je commence à sortir peu à peu de ma lourde torpeur. Je décide d'aller m'asseoir dans le fauteuil du salon, face à la grande télévision familiale, l'écran d'animateur de soirées morbides, celui qui nous conditionne inlassablement dans nos moindres faux désirs, qui eux sont formatés à volonté selon les impératifs du directeur des programmes TV, ou selon la puissance du dominant qui, lui, est souvent le sponsor commercial ou politique de l'instant.

Je rejoins donc péniblement mon trône de dérision, la place royale, celle du bon à rien, du chômeur, de l'insignifiant noctambule.

Je me traîne tant bien que mal et réussis enfin à me vautrer dans ce fauteuil bon marché en cuir marron, à l'admirable « faux style anglais ». Dans cet appartement, tout est de mauvais goût: des couleurs excentriques et criardes, une gondole verte et bleue d'un parfait kitsch désargenté, une poupée rose achetée sur les pittoresques marchés en Italie, des bougeoirs dorés, un lustre baroque en cristal de pacotille, un faux salon Louis XVI et un meuble TV ultradesign. Rien n'est en harmonie avec rien. C'est un appartement dans le plus pur « style populaire », au sens le plus péjoratif du terme. Les murs sont aussi épais que du papier à rouler des joints, ce qui vous permet (avantage très relatif) d'entendre les voisins tirer la chasse d'eau, faire l'amour, et même – comble de l'ironie – se chuchoter leurs petits secrets à l'oreille. Ce décor de carton-pâte, c'est l'appartement de mes parents, celui où j'ai passé mon enfance et ma très douloureuse adolescence; c'est là que j'ai connu mes plus violentes angoisses existentielles.

Cinq sœurs, trois frères et mes parents: plus de dix personnes essayant de vivre tant bien que mal sous le même toit, dans une superficie où chaque centimètre carré est exploité dans l'intérêt commun du plus grand nombre.

Moi qui avais toujours rêvé d'être fils unique pour qu'on ne s'occupe que de moi et qu'on ne s'intéresse qu'à mon sort, je

ne pouvais pas espérer mieux. Ça oui, j'étais servi : « Dans la famille Pauvre-de-Moi, je demande le fils. » Comme tous les êtres complexés et mals dans leur peau, j'étais évidemment égoïste et égocentrique.

Assis dans ce majestueux fauteuil, je commence petit à petit à reprendre mes esprits, ce qui ne présage rien de bon : un buveur dépressif est en très mauvaise compagnie avec lui-même, particulièrement quand il recouvre ses esprits. En fait, le problème est qu'un dépendant n'est vraiment bien que lorsqu'il est assez saoul pour ne pas voir la réalité, pour ne pas être écrasé par le poids fictif de son quotidien. Alors, s'il y a une chose qu'il ne veut surtout pas reprendre, c'est bien ses propres malheureux esprits torturés par son imaginaire éternellement vagabond et hyperactif, pour ne pas dire « totalement incontrôlable ».

En l'occurrence, je dois reconnaître que je n'étais pas mécontent de revenir à la réalité, pour une fois. Cela signifiait que je n'allais pas mourir, pas maintenant du moins.

Mais, qu'avait-il bien pu se passer hier, ou plutôt... avant-hier, pour que je sois dans cet état lamentable d'extrême détresse ?

J'avais dormi presque quarante-huit heures d'affilée... Oui, voilà, ça y est. Je me souviens peu à peu de ce qui s'est passé. Bien sûr, j'avais décidé de me suicider. Eh oui, encore une

fois. J'en avais marre de faire semblant d'être heureux, semblant d'être normal. Alors, après avoir supporté péniblement une nouvelle période difficile où je me sentais de moins en moins un être humain et de plus en plus un pauvre zombie, j'avais pris la décision de mettre fin à ma souffrance mentale, à ce calvaire quotidien dont la triste fin semblait inévitable. Pour atteindre rapidement et simplement cet objectif, une seule solution: mettre un terme au compte à rebours qui me séparait du moment fatal, du moment crucial, celui de l'extinction de tous les feux, celui du repos final et éternel tant convoité par les désespérés.

Quoi de plus logique, quand on vit dans l'illogisme, que de choisir une solution illogique pour pallier ses problèmes irrationnels?

Durant cette mémorable nuit dont chaque seconde défilait dans ma tête, j'avais vainement cherché un peu partout dans la maison mes pilules de survie, les petites pilules blanches qui soudain me faisaient défaut. Plus rien, zéro, ma boîte était lamentablement vide... Zéro, un chiffre qui saccage votre nuit en un rien de temps et qui la rend tout aussi blanche que ces foutues pilules. Il faut dire qu'on était dimanche et que mon stock de Témesta, ma petite drogue légale (vendue par mes deux dealers préférés, mon médecin et mon pharmacien), était épuisé.

Ce soir-là, dans mon lit, j'étais en état de manque, et tout prenait des proportions démesurées, ma vie tout entière me paraissait inutile, voire nuisible. Pas moyen de dormir: angoissé, paniqué, je transpirais abondamment. Je me tournais et me retournais inlassablement dans mes draps chauds et mouillés de sueur. Je fixais désespérément le plafond pour tenter de calmer mes angoisses.

Après quelques heures de ce traitement tout juste bon à ruiner le moral du plus joyeux des gais lurons (ce que j'étais loin d'être), ne trouvant plus aucune issue à mon angoisse métaphysique, incapable de m'extraire de l'immense dépression où je m'enlisais, j'échafaudai un plan pour éliminer radicalement ma cruelle maîtresse: ma souffrance. Oui, je devais me débarrasser une fois pour toutes de cette trop fidèle compagne, cette insoutenable souffrance quotidienne qui avait pris, cette nuit-là, de gigantesques proportions.

Or, le meilleur moyen, me semblait-il, pour éliminer un ennemi qui résidait à l'intérieur de moi, c'était d'en détruire son habitation.

Le plan était simple et limpide : un beau suicide, avec une lettre d'adieu, touchante si possible, intelligente aussi, pour que l'on sache enfin quel être sensible et raffiné j'étais (je veux bien mourir, mais dans l'admiration générale, s'il vous plaît).

Il ne me restait plus, dès lors, qu'à attendre le matin pour faire le tour des médecins du quartier et leur expliquer que mon médecin de famille étant en vacances, et que devant partir moi-même pour trois mois aux États-Unis, il me fallait ma dose habituelle de tranquillisants, et que bla-bla-bla...

Tôt ce matin-là, je m'étais donc levé de ce lit-pri-son, que je vivais comme une véritable camisole de force, pourtant personne ne m'avait obligé à y passer la nuit... Mais je m'y étais senti happé, comme aimanté contre le matelas par une force «hypnotisante»... C'était devenu, cette nuit-là, ma pauvre fatalité.

Je me souviens très bien avoir enfilé mon jean sans faire de bruit pour ne pas réveiller mon jeune frère. Michel, un frère avec lequel je ne m'entendais pas et ne m'entends d'ailleurs toujours pas à ce jour, vingt ans après. Avec le temps, j'ai compris qu'il y a des gens qui ne sont pas forcément mauvais, qui peuvent même être plutôt sympathiques, mais avec qui on ne s'entendra jamais.

Une fois mes vêtements de condamné à mort enfilés, je descends dans la rue, la gorge serrée (j'avais quand même décidé de me suicider).

Je ne cessais de me répéter tristement et avec un rien de nostalgie: tiens, c'est la dernière fois que je vois ce voisin,

la dernière fois que je passe devant ce café, que je vois madame la concierge et tout ce folklorique voisinage qui avait peuplé mon enfance.

Moi, c'est certain, je n'allais pas leur manquer. Un désespéré, ça ne manque à personne, ça dérange même un petit peu. On ne sait pas comment se comporter en sa présence. Si l'on est trop heureux, on culpabilise de l'être devant lui; si l'on n'a pas le moral, on n'ose pas le lui montrer de peur d'être indécent face à sa véritable détresse. C'est vrai, quoi, c'est dérangeant un déprimé, surtout un déprimé chronique, un déprimé perpétuellement mal dans sa peau.

Voilà, c'était exactement cela: j'étais devenu dérangeant. Moi, moi qui avais tellement rêvé, tant espéré pour le petit Gabriel: «Quand je serai grand, je serai chanteur, je serai directeur, je serai capitaine, je serai, je serai... » Tous les mêmes font ça, n'est-ce pas? Mais, là, c'en était fini de moi: plus de rêves, plus de projets, plus de grands voyages. C'était la fin de tout, je partais mettre un terme définitif à toute idée de futur.

J'ai passé une bonne partie de la nuit à imaginer mon enterrement. Je peux vous assurer que, dans cette mise en scène orchestrée par moi-même, tout le monde pleurerait : mes parents, mes frères et sœurs, mes amis. Ils étaient tous profondément peïnés de ne pas avoir compris plus tôt que j'avais

besoin d'une main tendue, besoin d'une aide charitable, généreuse et compatissante.

Après avoir romancé et «scénarisé» à plusieurs reprises mes touchantes funérailles, j'étais fin prêt, ce matin-là, à accomplir l'acte qui allait sceller mon destin, l'unir à jamais à celui de tous les auteurs maudits, tous les incompris, les trop sensibles, les trop clairvoyants, les trop réalistes, j'ai nommé : Verlaine, Rimbaud, Proust... et moi. « Mais moi, moi qui étais le plus fier, je me prenais encore pour MOI », comme le chantait mon parrain adoptif, le grand Jacques Brel (l'adoption ne s'était faite que dans un sens, car lui, malheureusement, n'avait pas eu vent de mon existence).

J'ai repéré les médecins des alentours. Aucun d'eux ne recevant avant 13h30, je devais encore patienter un moment avant d'en finir avec ma piteuse existence.

La dernière heure, je l'ai passée dans un bar-tabac-brasserie très bruyant. Dans ce vain brouhaha, tous les prolos et les petits bureaucrates du quartier venaient avaler rapidement leur petit repas avec leur petite bière désaltérante – la justifiable : celle de midi.

L'ambiance rêvée pour mes dernières minutes sur terre, n'est-ce pas? J'ai commandé un Coca, car l'alcool ne passait plus dans ma gorge sans ma prise quotidienne de phar-

maco-drogue. En fait, sans vraiment m'en rendre compte, j'étais en manque, physiquement et mentalement. Il me fallait donc absolument mes anxiolytiques.

La bouche desséchée et la gorge serrée par mon angoisse omniprésente, assis à une petite table près de la fenêtre, j'ai porté le verre à ma bouche en me disant: «C'est mon dernier Coca...» Et, là, comble du désespoir, ma bouche était tellement sèche que le liquide est resté bloqué. Je n'ai pas pu boire une seule goutte de ce merveilleux breuvage (aussi infect qu'étrangement addictif).

C'est idiot, mais, à ce moment-là, je me suis mis à pleurer. Mon corps souffrait tellement que je n'étais plus capable de le nourrir ni même d'avaler le moindre liquide.

J'étais vraiment triste, des larmes coulaient sur mes joues. Personne ne me regardait, personne ne me voyait. J'étais seul au milieu de la foule, de ce tumulte, de cette cacophonie où je n'avais rien à dire à personne et où personne n'avait rien à me dire.

C'est la pire des solitudes: être parmi la foule, parmi ses semblables, ses frères humains (paraît-il), et s'y sentir aussi solitaire qu'un naufragé perdu au milieu de l'océan.

Moi qui adorais les mélodrames, j'étais pleinement servi.

Je n'osais regarder personne dans les yeux. J'avais l'impression d'avoir un regard tellement triste, tellement effrayé et tourmenté... qu'il allait, à coup sûr, faire peur à tous ces braves gens ordinaires et stabilisés. Je regardais fixement la table devant moi afin de ne pas les déranger, eux, les vrais êtres humains, ceux qui, nonobstant une vie morne et stupide, semblaient malgré tout heureux de vivre... « Bienheureux les pauvres d'esprit », pensai-je avec un rien de condescendance et de fausse humilité, nourri par un énorme complexe d'infériorité, qui était maladroïtement dissimulé par mon orgueil omniprésent d'éternel ado en décalage perpétuel avec l'instantané.

Moi, j'étais trop intelligent pour être heureux. Mon esprit avait déjà tout compris de l'existence. Je ne pouvais pas me satisfaire de ces petits plaisirs absurdes qui semblaient rendre heureux la plupart de ces gentils idiots naïfs.

Quel orgueil, n'est-ce pas? Oui, mais quand on est dans cet état-là, on ne se rend même pas compte que c'est cet orgueil qui est justement le responsable de notre isolement et souvent de la plupart de nos maux.

Et puis, lorsqu'on est vraiment malheureux, autant penser que c'est dû à un trop-plein d'intelligence plutôt que le

contraire (une bonne gifle en passant à tous les petits Verlaine et à tous les poètes maudits des temps modernes, moi y compris, qui se pensent trop intelligemment malheureux et trop douloureusement incompris). La véritable intelligence écrase l'ego et ne laisse pas de place à la méchanceté. Jacques Brel disait : « Il n'y a pas de gens méchants, il n'y a que des gens trop stupides pour le comprendre. »

À 13h25, je me lève et demande timidement à payer ma consommation. Dans ma paranoïa, j'ai l'impression que le barman me jette un regard noir et « culpabilisateur », et surtout que tout le monde m'en veut d'être mal dans ma peau. Comme si je montrais aux gens une face cachée d'eux-mêmes, une face dont ils ne veulent pas reconnaître l'existence. En la niant, on se dit peut-être qu'elle nous oubliera, que nous pourrions l'esquiver jusqu'à ce que la vieillesse et la mort nous offrent l'ultime échappatoire, nous, pauvres malheureux dissimulés, perdus, cachés dans une vie confuse de faux-fuyants et de camouflages dignes d'un caméléon.

Moi, je n'avais plus de protection, j'étais un écorché vif, j'avais petit à petit enlevé chaque couche de ma peau, de l'épiderme à la chair même, à coups de vodka, de pensées métaphysiques, de whisky, d'univers intersidéral, de barbituriques, de relativité générale et de drogues douces (ah, la marijuana... douce, mais tellement enveloppante qu'elle

vous projette dans un monde où la paranoïa règne en maîtresse absolue).

Je pensais que mon corps, mon âme, mes organes, mes cellules m'en voulaient viscéralement de cet état pitoyable auquel je les avais réduits et où ils mijotaient à longueur de journée.

Ils avaient donc décidé de me le faire payer au prix le plus fort, c'est-à-dire par une lente agonie. Objectif : autodestruction. Comme l'option delete sur un ordinateur: lorsqu'on clique sur le bouton, c'est fini, tout se détruit irrémédiablement... Il n'y avait plus, dans mon cas, de bouton cancel ou stop.

Quand je sors enfin de ce charmant café-tabac, j'ai très mal à la tête et surtout une impression de sourdine dans les oreilles qui m'empêche d'entendre correctement tous les bruits qui m'entourent, ceux des pas, ceux des voitures... Je perdais de plus en plus l'instinct animal, l'instinct d'autoprotection, cet indispensable instinct de survie.

Je me dirige vers l'entrée de l'immeuble du premier médecin. J'avance la tête basse pour ne pas croiser le regard des passants, afin de surtout ne pas les déranger avec mon mal de vivre. Je n'osais pas exister trop fort, j'étais d'une discrétion forcée par mon mal-être constant. Mais, comme tous les dépendants, il me suffisait d'avoir ma dose pour devenir bruyant, lourd et tapageur.

J'entre dans le cabinet du pauvre docteur de quartier. C'était un petit être dodu, avec le visage bien rond, probablement originaire d'Afrique du Nord, il n'avait pas le type arabe, plutôt pied-noir, sûrement juif, comme moi. Mais moi, aujourd'hui, je n'étais plus juif, ni pied-noir, ni français, je n'appartenais plus à l'espèce humaine mais plutôt à celle des morts-vivants, ceux dont le cerveau s'était sûrement perdu dans le gouffre noir et sans fin du désespoir.

Quand on est un désespéré, on est hors religion, hors nationalité, hors vie, HORS SERVICE...!

Je n'ose pas regarder le médecin dans les yeux. Je balbutie quelques mots, je bégaye, je transpire, je suis trop nerveux, je tente même un sourire complice tout en lui parlant, mais il n'a pas l'air de marcher dans mon baratin.

Il pose un regard inquiet sur ma personne et tout à coup me demande si je ne suis pas, par hasard, le frère d'une nommée Martine mariée à un certain Simon B.?

Incroyable. Moi qui voulais garder le plus strict anonymat (quand on se suicide, on souhaite un minimum d'intimité quand même), voilà que le premier docteur que je consulte pour préparer ma misérable mort est un grand ami de ma sœur et de mon beau-frère.

Pourquoi, dans les situations les plus dramatiques, y a-t-il toujours un détail ridicule qui vient briser la solennelle gravité de l'instant? J'exige un minimum de mélodrame. On n'est ni au cirque ni dans un vaudeville: c'est ma vraie vie qui tourne et qui se joue ici, que diable.

Je dois avouer qu'à ce moment-là je n'en riais pas vraiment. J'étais même plutôt mal à l'aise, très gêné d'avoir à confier mon désespoir à ce médecin passé en quelques secondes du statut de parfait inconnu à celui d'ami de la famille.

Merci, vous là-haut, quelle situation embarrassante, quelle dérision! Si cela ne vous dérange pas trop de m'humilier un peu plus, allez-y, n'hésitez surtout pas, au point où j'en suis...

Même quand je veux me suicider, on ne me respecte pas, on ne me prend pas au sérieux. J'ai même l'impression que l'on essaie de me faire passer pour un des héros pathétiques qui caractérisent souvent les films de Woody Allen.

J'avais envie de crier à tous ces dieux, là-haut : « Y a des gens qui se suicident ici, un peu de respect, tout de même, merde », à la manière des livreurs parisiens qui assènent la même formule aux automobilistes depuis des années: «Bougez de là, y a des gens qui travaillent ici, un peu de respect, merde. »

Enfin, j'arrive malgré tout à faire comprendre au médecin que j'ai absolument besoin de ces médicaments. Il m'en prescrit quelques boîtes, il n'était pas très convaincu, il aurait préféré que j'entame rapidement une psychothérapie. J'acquiesçai pour lui faire croire que j'étais d'accord avec lui et ainsi couper court à toute discussion. Comment lui dire que le seul but de ma visite était de récupérer le plus d'anxiolytiques possible afin de me suicider tranquillement en m'endormant tout doucement, sans faire trop de bruit et sans trop souffrir physiquement.

En fait, j'avais envie de lui crier: «Ce n'est pas d'une psychothérapie que j'ai besoin. » Je veux qu'on me change le cerveau, qu'on me mette un cerveau tout neuf, un cerveau standard, un peu comme on échange le moteur standard d'une voiture. Ensuite, que l'on balance l'autre à la poubelle, il doit bien y avoir des poubelles pour les cerveaux qui ne fonctionnent pas bien, pour ceux qui ont un défaut de fabrication... Les plus grands constructeurs ont l'humilité de le reconnaître quand il y a des ratés. J'entends cela à la radio toutes les semaines: «Veuillez, s'il vous plaît, rapporter tous les véhicules de la marque... dont le numéro de série commence par... Ils vous seront échangés contre un nouveau véhicule.» Alors, pourquoi DIEU ne ferait-il pas de même ?

Moi, je voulais un nouveau cerveau, sans fan- tômes, sans angoisses, sans peurs, sans ces ennemies invisibles et diaboliques (mes pensées) qui y habi- taient et dont le seul objec- tif était de me voir finir dans la chambre d'un hôpital psy- chiatrique, sim- plement vêtu d'une somptueuse camisole de force et entouré de murs aux renforts matelassés destinés à protéger de lui-même et de son propre cerveau malade le pauvre bougre que j'étais devenu.

Au bout du compte, le médecin m'avait égale- ment prescrit un petit flacon pour m'aider à dormir. Je devais en prendre seulement huit gouttes, pas plus (bien sûr), avant de me coucher. Eh bien, ce n'est pas tombé dans l'oreille d'un muet. Cette petite bou- teille allait servir une grande et noble cause... celle de mon dernier voyage vers l'au-delà. Merci, petit docteur de quartier, vous rendez service à un grand homme (grand par sa souffrance et par son égoïsme). Mon cher ami, vous rendez service à la nation tout entière, le gé- néral de Gaulle vous remercie et vous salue en mon nom.

Je repars de chez lui encore plus mal que j'y étais entré. Je passe à la pharmacie d'en face. La pharma- cienne me re- garde avec un mélange de tristesse et de dégoût. J'ai horreur de ce genre de fausse compas- sion, quand on vous regarde avec cette expression de répugnance qui veut dire: «Pauvre homme... Dieu merci, moi, je ne suis pas comme lui.» Allez tous vous faire foutre avec votre fausse pitié.

Je prends les médicaments prescrits et m'empresse de recommencer le même cinéma chez le généraliste suivant. Le matin même, j'avais sélectionné plusieurs toubibs afin d'atteindre la quantité de médicaments nécessaire au bon déroulement de mon suicide salvateur.

J'arrive dans le cabinet du second médecin de quartier, réputé pour ses consultations et ses arrêts de travail conciliants. On m'accueille dans la salle d'attente. Beaucoup de monde, avec quand même une majorité de Maghrébins. Sont-ils plus fragiles ou plus malades que les autres? Ont-ils des amitiés particulières avec les médecins de quartier? Moi qui suis d'origines juive et maghrébine, je devrais donc être affublé de tous les maux? C'était pour ça que je me sentais plus malade que les autres, que je fréquentais tant les salles d'attente des médecins? Tout s'expliquait enfin...

C'est drôle, j'ai écrit « Maghrébins ». On dirait un terme scientifique qui permet de parler des Arabes sans passer pour un raciste. Mais est-ce raciste de dire «Arabes»?

C'est pareil pour le mot «juif», il sonne comme une insulte, c'est pourquoi certains disent « israélite » ou «de religion juive».

Pourtant, je ne suis pas raciste. Je le suis peut-être, mais c'est plus contre les fascistes, les ignobles, les salauds, ceux qui

veulent imposer leurs idées, leurs points de vue, ceux qui frappent et martyrisent les femmes, les enfants, les animaux pour se donner une contenance, pour avoir l'impression de dominer ou de se sentir plus forts que les autres. Oui, envers ceux-là, je suis raciste. Les Arabes qui sont comme ça, je ne les aime pas, c'est vrai ; les juifs, les Français et tous les autres qui le sont à leur manière, je ne les aime pas non plus.

Qui plus est, malgré mes origines, il y a des Arabes que j'aime beaucoup et des juifs que je n'aime pas (et vice versa). La majorité d'entre eux, ceux que je connais en tout cas, sont sensibles, compatissants et humains. Un de mes amis les plus proches, un de ceux que je considère réellement comme un frère, s'appelle Samy El Ouardani. Il est arabe tunisien et de religion musulmane. C'est l'un des êtres les plus doux et les plus gentils que j'aie eu la chance de rencontrer dans mon existence.

Je n'ai pas l'impression, en ce qui me concerne, d'appartenir réellement à la communauté juive. Je me sens citoyen du monde, et même citoyen de l'univers. Nous ne savons pas combien d'exoplanètes compte l'univers. Des milliards sûrement. Combien d'entre elles sont peut-être habitées par des êtres, comme nous, plus ou moins évolués? Qu'importe d'ailleurs d'où viennent les êtres que nous rencontrons ou que nous rencontrerons. L'important est leur capacité de

compréhension et d'amour envers les autres, qu'ils soient de race humaine, animale, ou autre. La gentillesse et l'humour priment pour moi tout autre critère.

L'important est invisible à l'œil nu, l'important, c'est l'âme, c'est ce qui n'est pas palpable, c'est ce qui vous fait aimer quelqu'un ou le détester. Référence au merveilleux livre de Saint-Exupéry Le Petit Prince.

J'aime les gens eu égard à leur sensibilité, à leur beauté intérieure, le reste ne m'intéresse pas vraiment, qu'ils soient juifs, arabes, anglais, américains, martiens...

Je me réserve le droit de dire que je n'aime pas certains agissements typiquement arabes ou typiquement juifs ou encore typiquement américains sans pour autant avoir peur de passer pour un raciste, un antisémite ou de faire de l'antiaméricanisme. De toute façon, j'ai un peu de ces trois cultures en moi.

Je n'aime pas les religieux. Je n'aime pas non plus les fanatiques. Mais s'il y a une catégorie qui m'exaspère au plus haut point, c'est bien celle des fanatiques religieux. Ils profitent souvent d'une mauvaise interprétation (ou plutôt de leur propre interprétation des livres religieux) pour dominer et manipuler leurs femmes, leur famille et leur entourage.

Il a fallu tellement de courage et de ténacité pour que les femmes obtiennent leur indépendance et leur liberté que les voir d'elles-mêmes, aujourd'hui, exiger le droit de retourner en arrière en raison de pratiques religieuses, de contraintes familiales ou du besoin de marquer leur différence, me chagrine profondément. Des pratiques religieuses qui n'ont d'ailleurs de religieux que l'apparence. La religion ne doit se vivre que de l'intérieur.

La différence se remarque de l'intérieur vers l'extérieur, pas l'inverse.

Les femmes qui me désolent le plus sont celles qui obéissent aveuglément à ces contraintes et qui se couvrent la tête de foulard, de perruque, ou se couvrent le corps entier (pratiques courantes chez les juifs et les musulmans orthodoxes), artifices symboliques de soumission à l'homme qui détient ainsi la toute-puissance, juste derrière ce Dieu fabriqué de toutes pièces pour servir l'intérêt égoïste de ce mâle qui devient souvent violent et injuste. Cela me donne l'impression de voir entrer un crocodile dans un atelier de maroquinerie ou un magnifique cerf traverser volontairement une meute de chasseurs assoiffés de trophées ridicules, représentés par la pauvre tête de ce magnifique animal tué pour décorer des murs de salons lugubres.

Il y a des choses qui m'échappent totalement dans ce monde, tous ces gens qui agissent à l'encontre de leurs propres intérêts, de leur propre sensibilité et de leur propre liberté intrinsèque...

Ce sont plutôt ces gens-là que je sens être d'une autre race, d'une autre religion, pas ceux qui viennent de pays différents ou qui pratiquent des traditions différentes.

Fin de mon premier coup de gueule...

J'attendais donc avec impatience mon tour de consultation chez le deuxième médecin dans une ambiance qui n'était pas des plus agréables. Des chuchotements plus qu'audibles, des bruits, des déplacements et des odeurs (comme l'avait dit si élégamment Jacques Chirac) qui me faisaient penser davantage à un bureau de la Sécurité sociale qu'à la salle d'attente feutrée d'un médecin.

Je me sentais pour ma part de plus en plus mal, j'étais très nerveux, j'évitais de croiser le regard des gens autour de moi.

Cela faisait quand même quarante-huit heures que je n'avais pas pris un antidépresseur ou la moindre pilule de survie. J'étais donc dans une terrible phase de manque.

Soudain, une idée pratique me vient: en attendant d'avaler mes deux cents anxiolytiques en vue de la concrétisation d'une mort préméditée, je pouvais très bien aller dans les toilettes pour en avaler une petite dizaine bien méritée. Cela me permettrait de me sentir un peu moins angoissé et un peu moins stressé face à ce brave et conciliant médecin.

Le temps que mon tour de consultation arrive, les antidépresseurs avaient déjà commencé à faire leur effet à l'intérieur de mon corps et de mon cerveau. Je me suis senti tout à coup plus relax, plus détendu, j'avais envie de m'amuser, de rire, j'étais presque euphorique... J'étais stone.

Le docteur me fait gentiment entrer dans son cabinet et me demande, avec un regard sérieux et grave, ce qui ne va pas.

J'essaie de lui expliquer tant bien que mal, mais..., tout à coup, je suis pris d'un fou rire (l'effet des médicaments). Je bafouille alors quelques mots en essayant de garder mon sérieux, je suis rattrapé par ma crise de fou rire. Je m'excuse stupidement tout en m'esclaffant... J'en pleurais presque.

Le plus incroyable, le plus antinomique, c'est que j'essayais d'expliquer au médecin en face de moi que j'étais dans une période de forte déprime, que j'avais besoin d'antidépresseurs de toute urgence afin de ne pas tomber dans une profonde dépression... tout cela en riant aux éclats.

Il m'a regardé avec des petits yeux tout ronds et sans un sourire, sans même prêter attention à mon hilarité excessive, comme s'il n'avait rien remarqué. Il me prescrit complaisamment l'ordonnance nécessaire à mon cher suicide. Je m'empresse de sortir de son cabinet tout en essayant maladroitement de cacher ce satané fou rire. Je me demande encore aujourd'hui ce qu'a pensé de moi ce médecin en me voyant dans cet état. Un comportement qui était complètement contradictoire avec mon discours de patient en détresse, mais il en avait sûrement vu d'autres. «Au suivant...» (Jacques Brel).

Après un passage rapide dans une autre pharmacie pour les besoins de la cause, j'arrive enfin chez mes parents avec mon panier à provisions rempli de bons et nourrissants cachets bien frais. Heureusement, personne n'était là : ma famille était partie en vacances et mon frère Michel n'apparaissait que quelques heures tous les deux ou trois jours, entre deux soirées en discothèque.

À moitié stone, je ne suis même plus déprimé, j'ai plutôt l'esprit enjoué, enivré par ma consommation récente et importante de pilules, surtout après un sevrage forcé de quarante-huit heures.

Je savais très bien au fond de moi que cet état d'euphorie

n'allait pas durer. Une fois l'effet des anxiolytiques dissipé, mes peurs et mes angoisses existentielles reprendraient de plus belle le contrôle de mon cerveau. Je le savais pour l'avoir expérimenté des centaines de fois auparavant. Pourquoi relâche- raient-elles une proie aussi facile? Un peu comme le virus du sida : c'est pratiquement pour la vie... ou plutôt jusqu'à la mort.

J'ai vidé le contenu des boîtes de Témesta sur la table, j'ai fait un joli petit tas avec mes pilules, un tas de forme pyramidale, comme si l'esthétique avait de l'importance dans un moment pareil (absurdité quand tu nous tiens). J'ai pris une bouteille de vodka, je m'en suis servi un verre plein, j'ai mis une dizaine de pilules dans le creux de ma main et je les ai avalées avec une grande rasade. Je recommence deux autres fois la même opération, bien déterminé à en finir avec ma triste, inutile et malheureuse existence.

J'attaque ma quatrième poignée quand le téléphone se met à résonner: d'abord je laisse sonner, deux fois, trois fois. Finalement, je décide d'aller décrocher, moins dans le but de répondre à ce futile appel que pour arrêter le bruit de cette maudite sonnerie qui semblait s'être insinuée dans mon pauvre circuit cérébral. J'étais de plus en plus groggy à cause de toutes les saloperies que j'avais avalées durant cette rocambolesque fin de matinée.

Au bout du fil, j'entends soudain la voix de mon ami Édouard, qui semble émerger d'une fréquence radio brouillée. Il me demande ce que j'ai prévu de faire ce soir-là. Que lui répondre ? « Rien de trop spécial, juste un petit suicide, et toi, mon pote, tu vas faire quoi? » Je préfère bien évidemment prétendre être occupé à différentes petites choses. Il s'étonne de ma voix somnolente (après un peu plus de cinquante Témesta avalés, notez bien qu'il est normal d'avoir ce genre de voix nonchalante).

Il me propose alors de venir le rejoindre dans sa bijouterie. Il était, d'après ses propos, avec deux jolies filles dont l'une me connaissait de vue, apparemment. Elle semblait très intéressée de faire ma connaissance, mon physique l'avait sûrement marquée au fer rouge puisque nous ne nous étions, semble-t-il, jamais parlé.

J'ai répondu à Édouard: « Je ne peux pas, car je dois absolument finir ce que j'ai déjà commencé. »

Un temps de pause, puis il me suggère (très habilement d'ailleurs) de reporter au lendemain ce que j'étais en train d'accomplir. D'un coup, ses paroles ont fait « tilt » dans ma tête. Je me suis dit: « Oui, pourquoi pas, après tout, je peux très bien finir mon suicide demain. Il n'y a pas le feu, personne

ne m'attend là-haut. En tout cas, si quelqu'un m'attend, il ne semble pas y avoir d'urgence particulière. Et puis, je serai toujours assez vivant demain (pas moins qu'aujourd'hui, en tout cas) pour pouvoir me suicider comme promis et mettre fin à ma misérable vie. Pourquoi ne pas profiter de cette belle soirée offerte par le hasard, avec une jolie blonde dans mes bras en plus ? Ce serait idiot de refuser. J'avais tellement souffert la nuit dernière que je méritais bien un peu de bon temps, non?»

L'esprit complètement embué par ma surconsommation de drogues médicamenteuses, je prends ma belle voiture blanche décapotable et je traverse Paris à plus de 178 kilomètres-heure. Le radar de la police et la contravention que j'ai reçue par la suite témoignaient de ma folie – une folie tout aussi dangereuse pour moi que pour les malheureux passants que j'aurais pu violemment percuter sur ma route avec ce véhicule contrôlé par un incontrôlable.

Édouard et les deux filles m'attendaient sagement devant la bijouterie. Des présentations courtoises mais brèves s'imposent... Hélas, tellement groggy par mes cocktails d'alcool et de médicaments, je n'arrive pas vraiment à distinguer les traits du visage de cette jeune blonde, comme brouillés par un léger voile.

Nous sommes partis tous les quatre, les cheveux au vent (moi, c'était plutôt le cerveau au vent), dans ma belle voiture décapotable. «La dolce vita», pen- sai-je stupidement.

On décide de s'installer dans une pizzeria, à Saint-Germain-des-Prés, où je n'ai presque fait qu'ingurgiter que du vin et de l'alcool fort toute la soirée. J'ai à peine touché à la nourriture: manger était pour moi synonyme de «dessaoulement», or je me sentais vraiment trop bien dans mon ivresse psychédélique pour commettre ce genre de bêtise. Vous vous rendez compte, plus aucun fantôme pour me tirer les pieds ni pour m'injecter dans les neurones des pensées négatives... Le bonheur absolu.

Ensuite, nous sommes allés dans une discothèque branchée pour finir la soirée (et quelle soirée). J'y ai commandé une bonne bouteille de vodka « bien frap- pée, s'il vous plaît, et avec des glaçons». Je voulais jouer au connaisseur, mais je n'étais plus vraiment en état de faire la différence entre de la vodka et tout autre liquide fortement alcoolisé.

J'ai pratiquement bu la bouteille entière à moi tout seul. Je faisais semblant de m'amuser, j'étais tellement saoul que je me suis allongé sur la banquette après avoir embrassé cette pauvre fille que mon état semblait ne pas déranger plus que cela.

Je ne sais toujours pas aujourd'hui comment j'ai pu traverser tout Paris en voiture dans cet état-là, déposer cette belle demoiselle à 4 heures du matin et rentrer ensuite chez moi. Je me rappelle que mes yeux étaient juste entrouverts, je distinguais à peine les feux rouges des lumières des néons.

J'entre enfin dans ma cité HLM au 11, rue de l'Ourcq, dans le 19<sup>e</sup> arrondissement – un endroit où ne vivaient que des gens de classe populaire: la mienne. Le papa de mon voisin était éboueur, et le mien, que j'adorais, était pompiste.

Je m'arrête devant la porte de mon immeuble, j'ouvre la portière de ma voiture, je sors un pied et puis l'autre, mais... impossible de me soulever, encore moins de me tenir debout.

Je décide alors de me mettre à quatre pattes, mais même cela devenait difficile. J'ai donc commencé à ramper comme un serpent, ou plutôt comme un crocodile. Heureusement, j'habitais au premier étage. Bien sûr, comme tout bon buveur qui se respecte, j'ai mis une bonne vingtaine de minutes pour insérer la clef dans la serrure.

J'entre enfin chez moi, non... chez mes parents, dans ce « merveilleux décor cossu pour famille désargentée ». Avant de me mettre au lit, je me rappelle soudain ce que ce bon docteur de quartier m'avait dit : « Avant de dormir, cher ami malade, huit gouttes de ce flacon miracle. Huit gouttes, pas plus... » Ensuite, j'allais, paraît-il, dormir comme un petit ange.

J'attrape la potion magique, mais, trop fatigué et trop saoul pour compter les gouttes, je décide d'en prendre une bonne gorgée. Par maladresse, je finis presque toute la bouteille. Bon, ce n'est pas très grave, pensai-je, je dormirai d'autant mieux. En plus, j'avais quand même une nuit à rattraper (ah, folie... quand tu nous tiens).

Voilà donc ce qui s'était réellement passé quarante-huit heures avant dans l'appartement de mes parents. Je comprends mieux la situation maintenant, c'était donc pour cela que j'avais dormi autant.

Et me voilà maintenant assis, enfoncé dans ce fauteuil, attendant que les effets des différentes drogues que j'avais consommées l'avant-veille se dissipent pour que je puisse enfin me lever.

J'ai parlé de cet épisode à un médecin plusieurs années après. Il m'a dit qu'avec tout ce que j'avais avalé, j'étais sûrement passé à côté de la mort et que j'avais donc de la chance d'être là aujourd'hui pour le raconter. Beaucoup d'autres personnes dans ce cas n'ont pas eu la même opportunité. Le suicide, la première cause de mortalité chez les jeunes. À cette époque, j'avais d'ailleurs tout juste 20 ans.

Je reste là, vautré dans ce fauteuil comme un roi déchu. Je ne peux pas bouger, à peine respirer convenablement. Je

laisse ma vie défilier devant moi et je pense à tout ce que j'y avais fait – ou peut-être pas fait d'ailleurs – et qui m'avait amené là, complètement perdu, face à une défaite totale de mon existence.

La question pour moi n'était pas pourquoi je buvais, mais comment je faisais pour ne pas boire constamment.

Pour pouvoir vivre avec ce cerveau malade, il me fallait absolument être imbibé d'alcool et de drogue du matin au soir. Personne ne peut vivre avec autant de fantômes dans la tête sans avoir recours à des calmants ou à des «désinhibants». J'étais d'une fragilité émotionnelle excessive qui me trimballait d'un extrême à l'autre, passant de moments euphoriques à d'autres complètement suicidaires.

L'alcool n'était pas une souffrance. Pour moi, c'était plutôt les périodes sans alcool qui l'étaient. Sans cette drogue, je me sentais vide, stupide, inintéressant, sans personnalité, sans profondeur et sans âme. L'alcool était pour moi un besoin vital, tout comme la sève l'est pour l'arbre, ou une perfusion de sang pour un malade. Il me redonnait vie en passant dans mon corps, dans mes veines, dans mon cerveau, dans mon âme, dans mon petit cœur en souffrance permanente.

Une fois mon alcool consommé, tous mes organes pouvaient ainsi revivre et bouger dans le rythme de la vie – comme un

mécanisme bloqué, trop sec, auquel on ajoute un peu d'huile, et hop! Tous les pistons reprennent leur activité principale. Grâce à ce merveilleux liquide salvateur, mon corps pouvait reprendre vie, les articulations pouvaient swinguer, les organes reprendre leurs fonctions initiales et mon sourire « dandy cool » revenir se glisser sur mon visage. Je me transformais, tel un bon danseur qui monte sur scène faire son petit spectacle bien rodé: tout était enfin dans le bon rythme, et en mouvements plus ou moins coordonnés.

Beaucoup d'amis m'ont demandé pourquoi et comment j'étais devenu alcoolique. Je ne savais pas très bien. Sûrement parce que j'étais mal dans ma peau, je ne voulais pas être moi, je voulais être quelqu'un d'autre. J'étais en fait trop timide, trop sensible, trop susceptible, trop complexé, trop tendu, trop rien, trop vide... En fait, je buvais parce que l'alcool avait un effet très fort sur moi. Après un ou deux verres, mélangés à plusieurs antidépresseurs, j'étais tellement enivré que j'avais toujours envie de boire plus, pour rester tout le temps dans cet état désinhibant, irréel et envoûtant. Après avoir bu, je n'étais soudain plus complexé, je passais instantanément du complexe d'infériorité au complexe de supériorité. Ce qui avait pour conséquence de déstabiliser les gens autour de moi, car ils ne comprenaient plus très bien si j'avais besoin d'affection ou d'un bon coup de pied au cul (un peu des deux, sûrement, et de manière alternée).

Une scientifique américaine a découvert qu'il existe, semble-t-il, une glande qui réagit, différemment selon les personnes, à l'absorption d'alcool, un peu comme pour les diabétiques avec le sucre. Si, en outre, ces mêmes personnes présentent un terrain fertile, c'est-à-dire une personnalité fragilisée ou déstabilisée, elles vont alors essayer de s'appuyer sur l'alcool désinhibant pour se créer une autre personnalité. Mais celle-ci reposera sur cet élément externe, un élément chimique, «l'alcool», une substance modifiant le comportement et le raisonnement... Et qui manquera, obligatoirement, s'il n'est pas absorbé (exemple: Gabriel + rien = rien; Gabriel + alcool = Mister Hyde le super-cool). Eh bien, cela a été exactement mon cas. J'étais mal dans ma peau, et l'alcool me donnait le courage qui me manquait pour m'exprimer et m'affirmer.

Sans cet alcool, je me sentais exclu, complexé, j'essayais de faire semblant d'être heureux, car j'avais très peur que les gens s'écartent de moi, me rejettent et me fuient. Je n'étais jamais dans le bon timing: mes plaisanteries tombaient à plat, mes coups de gueule n'arrivaient jamais au bon moment. J'étais un pitre ridicule, un bouffon sans humour, qui, par ses comportements inappropriés, mettait mal à l'aise tout son entourage.

Je supportais très mal les plages de silence. Il fallait que j'en rajoute, que je comble les vides. J'en faisais toujours trop, je me sentais souvent comme un mauvais animateur de jeux télévisés qui essaie lourdement de justifier son salaire en rajoutant toujours une petite blague inutile.

Je fatiguais les gens qui m'aimaient et j'agaçais ceux qui ne m'appréciaient pas.

J'ai toujours été complexé. Je voulais être blond aux yeux bleus, avec les cheveux raides. Je voulais que l'on dise de moi : « Regardez, il a une tête d'ange, il est blond comme un petit ange. » Au lieu de cela, j'étais brun, cheveux frisés, on devinait facilement mes origines orientales. Moi qui voulais ressembler à un Occidental, un Français, un Anglais ou, mieux, un Suédois..., j'étais un juif, né en Tunisie. Quel paradoxe pour un petit pied-noir. J'avais d'ailleurs horreur de ce mot, « pied-noir », cela sous-entendait dans mon cerveau d'enfant que j'avais les pieds sales.

La réflexion qui me faisait le plus mal à l'époque, c'était quand les gens me disaient de manière péjorative : « Mais, les pieds-noirs, c'est pas pareil que les Arabes ? » (j'essayais de trouver un subterfuge pour cacher mes origines arabes). Non, merde. Les pieds-noirs, ce sont des colons : nous, nous sommes des Français envoyés par la France pour occuper les

colonies qu'avaient conquises les militaires à la demande de la France. Nous avons été au service de la France, chers amis. Décidément, personne ne comprend rien... Cela m'agaçait et me contrariait terriblement, cette stupide confusion désobligeante à mes yeux de jeune homme, qui lui se rêvait fils de pure souche gauloise, et, pourquoi pas, petit-fils de Vercingétorix et du sieur de Gaulle.

Moi, j'aimais Jacques Brel, Jean Ferrat, Léo Ferré, Georges Brassens, Barbara, Jean-Paul Sartre, Stendhal. Je connaissais par cœur toutes les chansons du grand Jacques. Je pouvais, à partir d'un seul mot extrait de son répertoire, vous réciter toute la chanson. J'aimais la littérature, la poésie, l'opéra, les expositions, la peinture impressionniste et sur-réaliste, Van Gogh, Claude Monet, Paul Cézanne, Salvador Dalí...

Quelle discordance. Quelle contradiction. Ressembler physiquement à la caricature d'un des personnages du film *La vérité si je mens* et se retrouver avec l'âme et la sensibilité d'un écorché vif, une sorte de pseudophilosophe selon les circonstances et le taux d'alcool vital et nécessaire au bon fonctionnement du pantin.

Un autre petit clin d'œil de la part de mon petit ange gardien qui avait quand même, vous le reconnaîtrez, un humour assez particulier.

J'étais tellement timide que, dans certaines situations, quand on me faisait une réflexion en public ou que l'on me regardait avec insistance, je devenais tout rouge. Je sentais le sang battre dans mes joues, j'avais l'impression d'être écarlate, je bégayais, je transpirais, c'était un sentiment atroce. Dans ces moments-là, je ne voulais plus qu'une seule chose, me sauver, courir, courir le plus vite possible pour aller me cacher dans un coin, un endroit... n'importe où, pourvu qu'il n'y ait aucun regard sur moi.

J'étais vraiment complexé de tout, je rêvais d'être d'une famille bourgeoise avec un père médecin ou avocat, de nationalité française, anglaise ou suédoise, peu importe, mais pas pied-noir, pas juif pied-noir, par pitié... s'il vous plaît.

C'est pas possible, ils se sont trompés là-haut. Hé, les gars... Vous avez fait une erreur, une énorme erreur. Ça arrive, pas de problème, je ne vous en veux pas, on est des copains. Il faut juste le reconnaître et rectifier le tir rapidement. Je ne peux pas rester là-dedans, aidez-moi, sortez-moi de là. NE ME LAISSEZ PAS COMME ÇA, DANS CE CORPS ET DANS CE PERSONNAGE INADAPTÉS À MON INCONTOURNABLE ESPRIT SI RAFFINÉ.

Mais rien, aucun écho, aucune réponse, silence radio... Ils étaient sûrement tous gênés, ils avaient probablement honte de faire face à la réalité, faire face à leur grossière erreur.

Et moi, pendant ce temps-là, je souffrais, je n'étais pas dans le bon corps, pas avec le bon cer- veau, pas dans la bonne communauté, pas dans la bonne famille.

Allez, qu'on me vienne en aide, à la fin... Arrêtez cette mauvaise blague. Mais rien, tout le monde avait l'air de s'en foutre complètement.

Alors, je buvais pour étouffer cette extrême dou- leur et cette immense solitude intérieure. Mais à force de boire pour être quelqu'un d'autre, j'avais fini par développer deux personnalités en moi. J'étais devenu schizo, un peu comme Docteur Jekyll et Mister Hyde. Il y avait celui qui n'osait pas trop parler, qui ne savait pas rire, pas vivre, ce- lui qui était toujours maladroit, tendu et angoissé. Puis, il y avait l'autre, celui qui n'avait le courage d'apparaître que lorsque le peureux avait bu la potion magique. Une fois sa soif éteinte et son besoin de médica- ments assouvi, il pouvait enfin exister et prendre les commandes, ce mer- veilleux Mister Hyde qui avait l'audace de répondre aux réflexions sarcastiques en regardant les gens droit dans les yeux. Il répondait du tac au tac, ne rougissait pas, ne bégayait pas, ne transpirait pas. Au début, il faisait même rire tout le monde. Ah ! Je l'ai aimé, celui-là, je l'ai même admiré par moments. Il savait parler aux femmes, les sé- duire avec un petit regard souriant et complice.

Il savait refaire le monde, parler philosophie. Je pouvais ainsi mettre en valeur tous les livres que j'avais lus, toutes les poésies que j'avais aimées. Ma sensibilité pouvait enfin s'exprimer sans que ce mala- droit, ce poltron rougissant, vienne tout gâcher.

Mais ça, c'était le début: l'alcool ami, l'alcool complice, l'alcool béquille. Celui qui vous donne l'impression que vous pouvez dévorer le monde, que vous pouvez tout vous permettre. Par exemple, expliquer au président de la République comment se comporter en public et surtout comment diriger la France, et pourquoi pas le monde... Tout vous semble permis et accessible. « Eh oui, bande de naïfs, d'alcooliques drogués aveugles et bornés, quand l'alcool veut vous piéger, il ne va tout de même pas vous dévoiler l'autre côté du miroir tout de suite.» Il va d'abord vous séduire, vous montrer le pouvoir que vous allez acquérir, qui va vous être offert grâce à lui, grâce à sa collaboration, grâce à son compa- gnonnage. Un peu comme dans ce vieux film avec Michel Simon et Gérard Philipe, La Beauté du diable. Quand j'ai revu ce film dernièrement, j'ai compris à quel point il m'était directement adressé.

À l'époque, je n'avais rien compris du sens de la vie, je ne comprenais d'ailleurs pas pourquoi le héros de ce film refusait la proposition de Méphistophélès : être « puissant, fort

et envié », même si des personnes allaient en souffrir. Pas grave, la souffrance, ça fait partie de la vie après tout. Tant pis, tant pis pour eux. En plus, ce n'était même pas moi qui allais souffrir, les autres pouvaient bien accepter cela. Et puis, c'était pour la bonne cause, la seule importante à mes yeux : MOI. Moi, mon bonheur, ma soif de pouvoir et de reconnaissance. Je voulais qu'on m'aime, qu'on m'admire, qu'on se prosterne devant mon intelligence et mon humour exceptionnel.

À cette époque, je l'aurais acceptée, moi, et les yeux fermés même, cette fantastique et généreuse proposition: la «beauté du diable». Être beau, fort et puissant en marchant sans scrupule sur la tête des autres. D'ailleurs, c'est bien ce que j'ai essayé de faire pendant des années avec l'aide de l'alcool, mais malheureusement sans réelle réussite.

Je vous passerai toutes les fois où je me suis endormi chez des femmes dont j'avais tout oublié en quelque vingt-quatre heures, le visage, le prénom, et même l'existence. Mes vomissements dans les toilettes des boîtes de nuit, mes petits accidents de la route, mes pertes de mémoire, mes crises de pleurs, mes réveils glauques. J'aurais préféré être mort tellement j'avais honte, mal à la tête et mal à l'âme. Les frustrations, les angoisses, les peurs, les pleurs, la paranoïa, la misogynie, la déprime, les mensonges... rien ne manquait.

J'avais tous les maux, toutes les angoisses, toutes les maladies: parano, schizo, mégalo...

Je pense que vous comprenez maintenant peut-être un peu mieux pourquoi je voulais tant mettre fin à ma futile existence.

Ma vie n'avait aucune contenance, aucune intégrité, aucune authenticité: du vide, du vent, de l'esbroufe. Un courant d'air avait plus de contenu. Je me sentais, à certains moments, plus inutile qu'une mouche.

Je me souviens d'un artiste pakistanais qui exposait ses peintures boulevard Saint-Germain. Il avait une pancarte avec une formule qui me faisait souffrir chaque fois que je passais devant : « Si vous êtes hors du monde, vous gênez le monde. » J'avais l'impression que cela m'était adressé, à moi en particulier.

Je me sentais perpétuellement hors du monde. Je ne pouvais communiquer réellement avec personne. Je craignais de parler de mes angoisses à mes proches de peur de les faire fuir. Mon cerveau ne fonctionnait pas comme il fallait, je n'avais pas la notice, j'avais perdu le mode d'emploi. J'aimais la vie, mais je ne savais pas comment vivre avec mes concitoyens sans me heurter à eux, sans les déranger par mes paroles et mes comportements inappropriés.

Quand je réussis enfin à me lever du fauteuil après quelques heures de semi-somnolence, les yeux hagards, le visage et la bouche encore engourdis, presque anesthésiés (la même sensation qu'en sortant de chez un bon dentiste de quartier), je fais quelques pas dans le salon en me massant les cuisses comme pour aider le sang à circuler. Enfin, ça y est, je suis maintenant revenu dans le monde des vivants. « Welcome back, my friend. La belle vie va recommencer comme avant, ne t'inquiète pas, tout est là, rien n'a bougé pendant ton absence. C'est pas une bonne nouvelle, ça? Toutes tes peurs, tes angoisses, tes frayeurs, tes appréhensions, tes pensées négatives, tes fantômes... tous, ils sont tous là, tous tes amis sont revenus. Ils sont tous là pour fêter ton retour, ils sont tellement contents de retrouver leur stupide et égoïste proie. Magnifique, non ? Alors... elle est pas belle la vie? Si c'est pas de l'amour, ça, c'est quoi?»

Le téléphone sonne (heureusement qu'il est là, celui-là). Je réponds d'une voix tremblante – j'avais horreur de répondre au téléphone à jeun. Une voix féminine me dit: «Tu vas bien? Je suis inquiète. Depuis hier j'essaie de te joindre.» C'était la charmante blonde de l'avant-veille, Sylvie. Elle voulait m'inviter à dîner ce soir-là, chez elle, à la condition que cela ne me dérange pas qu'il y ait sa fille de 4 ans avec nous. Quand on est un désespéré, personne ne nous dérange, c'est plutôt nous qui craignons de déranger les autres

par notre manque de présence, notre néant intérieur, notre âme vide et notre personnalité décalée.

Je suis passé la voir chez elle vers 19 heures (je n'avais rien d'autre à faire). Je suis entré avec un sourire figé. Elle m'a gentiment fait remarquer que je n'avais pas vraiment bonne mine. J'ai esquissé un deuxième sourire maladroit, balbutié quelques mots d'excuse et me suis finalement attablé. Elle a essayé de me faire la conversation. Moi, je répondais tant bien que mal: en fait, ma bouche tremblait chaque fois que je prenais la parole. Sa fille me dévisageait, étonnée et inquiète de voir ce drôle d'adulte qui n'avait vraiment aucune assurance.

Sylvie tentait d'entretenir la conversation avec moi quand, tout à coup, n'en pouvant plus, je me suis mis à pleurer, mais à pleurer tout mon saoul. Je pleurais en suffoquant comme un petit enfant malheureux. Elle m'a pris dans ses bras pour me consoler. C'était un geste plus maternel que sensuel. Ensuite, elle m'a demandé de l'attendre dans sa chambre le temps qu'elle couche la petite... C'est ce que j'ai fait.

Quand elle est revenue dans la chambre, elle m'a repris dans ses bras, j'ai pleuré tout doucement quelques instants, puis je suis resté toute la nuit serré contre elle comme un enfant terrorisé à l'idée de quitter les bras de sa maman. Au milieu

de la nuit, il a même fallu qu'elle desserre mon étreinte pour pouvoir aller aux toilettes.

Je suis resté chez elle quelque temps. Je suis presque devenu son deuxième enfant, mais pour quelques mois seulement, le temps de soigner mes blessures intérieures. J'avais tellement besoin de tendresse. Puis je suis parti, je me suis sauvé. Dès que les gens me témoignaient trop d'amour, cela m'était insupportable, donc je partais... Je disparaissais, car leur amour m'étouffait. Ne pouvant pas m'aimer moi-même, je ne pouvais pas comprendre ni supporter que l'on m'aime.

J'ai passé ensuite des mois à faire semblant d'être normal, à faire semblant d'exister, d'être comme les autres. Heureusement, l'alcool et les pilules m'aideraient beaucoup dans cette démarche laborieuse.

Je me rappelle certaines fois, je me promenais toute la journée, seul, dans les quartiers bourgeois et isolés de Paris, évitant ainsi de croiser des gens de mon entourage. Mais lorsque, par malheur, il m'arrivait de rencontrer quelqu'un et que l'on me demandait: «Alors, comment ça va?», je ne savais plus quoi répondre. Je pensais que mon désespoir se voyait tellement que je ne pouvais le leur dissimuler.

Que leur dire, d'ailleurs? «Je vais très mal, figurez-vous, j'essaie de ne pas trop penser au suicide, mais c'est difficile,

j'ai du mal à vivre, à respirer convenablement à cause de mes angoisses.»

Voilà la vérité que je n'avais absolument pas le courage d'avouer à qui que ce soit. Alors, quand il m'arrivait de rencontrer quelqu'un par hasard, je balbutiais, gêné, quelques mots avec un sourire niais et « m'excusais déjà de n'être pas plus loin » (Jacques Brel). Les gens me regardaient avec une expression affligeante, un mélange de dégoût et de pitié. Je souffrais beaucoup de ces rencontres accidentelles. Je me haïssais d'être devenu un bouffon stupide, incolore, inodore, insipide, un rien de chez rien, un léger courant d'air, une pauvre âme perdue et errante dans les rues de la ville.

Je me sentais déconnecté de tous les autres êtres humains, je ne pouvais m'identifier à personne et je pensais être malheureusement le seul dans cet état. Il ne me venait pas à l'idée, il ne me traversait même pas l'esprit, que d'autres personnes pouvaient ressentir les mêmes souffrances. J'étais trop égoцентриque, trop concentré sur moi, pour imaginer un seul instant qu'il n'y avait pas que MOI qui pouvais souffrir de crises existentielles (la pathologie de l'enfant ROI).

J'enviais tout le monde, les malades, même les cancéreux, car ils avaient droit à une reconnaissance, eux, une reconnaissance de leurs souffrances..., moi pas. Moi, je n'avais aucune

maladie apparente, c'est la raison pour laquelle la plupart des gens me regardaient souvent avec répulsion et culpabilité.

Pourtant, j'étais malade, très malade même. Mon âme souffrait, mais cela ne se voyait pas. Je n'avais pas de blessure ouverte ni de virus détectable. On ne reconnaît véritablement la maladie d'un déprimé ou d'un dépressif que quand son symptôme le plus apparent s'exprime de la manière la plus lugubre... lorsqu'il tente en désespoir de cause de se suicider – ou, mieux, quand il a réussi l'exploit majeur : mettre fin à sa pauvre et misérable vie. Là, tout le monde y va de bon cœur: «Le pauvre garçon, il devait vraiment souffrir pour en arriver là, pauvre petit chéri, j'aurais tellement aimé le consoler, le prendre dans mes bras, lui donner de l'amour et de l'affection.» Mais c'était avant qu'il fallait le faire, avant l'irréparable, pas après. Après, on s'en fout de votre amour et de votre compassion: on est mort, disparu, plus personne, plus rien... nada. Alors, utilisez vos pansesments avant, quand on n'est que blessé..., pas après, pas quand c'est trop tard. Un mort ne ressent pas votre amour, un mort ne ressent pas votre affection, celle que vous auriez dû soi-disant lui donner avant l'irréparable.

On devrait apprendre aux gens à reconnaître les symptômes de la détresse, de la déprime, de l'an-goisie et de l'isolement intérieur. Comment venir en aide à ces jeunes qui souffrent

du mal de vivre, qui saignent de l'âme et dont l'hémorragie vide au fur et à mesure la substance invisible qui forge l'âme, cet esprit qui constitue la densité de l'être? Moi, je me sentais vidé, perpétuellement en courant d'air, sans aucune consistance, aucune densité. J'osais à peine dire bonjour de peur de déranger mon entourage de proximité. Je me vidais petit à petit de mon âme comme un corps blessé se vide de son sang. Malheureusement pour moi, cela ne se voyait pas, pas autant du moins que sur un blessé corporel dont le sang qui coule provoque une empathie générale; en revanche une âme qui se vide, qui s'évapore dans l'air, est incolore, donc invisible pour la plupart des gens, sauf pour ceux qui réussissent à voir avec leur cœur.

**Je me sentais tellement désemparé, tellement seul, tellement déconnecté des autres, que j'enviais le monde entier de ne pas avoir eu la malchance d'être moi.**